

جنار الولي المانع بسيرة محمد بن عودا زو الشوكة العاليه  
 والشوكة العاليه و هو ان من كان امامه ان المولى  
 اجل حله سحر له سلطان الحيوان فاحترق خليفه وهو مبارك  
 الهوى و كرمه بتفخير عابيه كل عام تكوون اقباعه في امن  
 الفقر اجزل من في و مظهر اقباع من اهل كين



Marabout Sidi Mohamed ben Aouda, vénéré dans la province d'Oran. Le Dieu unique lui avait donné tous pouvoirs sur le sultan des animaux. Il prit comme Khalifa. M'Barek (nègre), qu'il chargea de ses volontés. Chaque année ses disciples parcoururent l'Algérie avec des Lions Marabouts.

**SIDI MHAMED BEN 'AOUA**  
**(1391 - 1453)**



La commune de Sidi M'hamed Benaouda, au sud de la ville de Relizane en Algérie, est un ancien centre rural qui tien son nom d'un fait historique qui a marqué la région dans les anciens temps, relatif à une personnalité religieuse portant ce nom Sidi M'hamed Benaouda.

Sidi M'hamed Benaouda est issu d'une famille idrisside venue du Maroc au 12<sup>ème</sup> siècle. Il est né au mois de Rajab 972H (1391) près d'Oued Mina. Son père Yahia Srir Ben Abdelaziz lui a enseigné les principes de la lecture et de l'écriture, puis voyageant d'une zawiyya à une autre, il étudia les sciences chez les savants de l'époque.

Il s'installa à Oued Mina et érigea un lieu d'enseignement et d'accueil pour les pauvres. Il est décédé en 1034H (1453). Après sa mort le Bay Mohamed El kabir fit construire une koubba sur son tombeau.

Retrouvez ci-après un extrait du livre *Le culte des saints dans l'islam maghrébin* d'Émile Dermeghen, Gallimard, 1982, p206-211.

### CHAPITRE III

#### LES GRANDS RASSEMBLEMENTS DANS LA PLAINE ARABE ET SUR LES HAUTS PLATEAUX

Les pèlerinages dans les vastes plaines arabes et les hauts plateaux sont d'un style assez différent. Les chevaux y remplacent les mullets et la grande fantasia est l'élément le plus spectaculaire. Les rassemblements de tribus donnent lieu à un grand déploiement de faste, d'armes, de costumes et de harnachements. D'éloquence et de jactance aussi. Les meddahs, les poètes qui célèbrent les mérites des saints et les exploits des héros, s'arrêtent de temps en temps pour entonner les louanges d'un assistant, qui fait un don généreux. De nombreuses tentes s'installent aux alentours; d'autres plus près pour abriter les commerçants, les musiciens, les restaurateurs, les médecins, les arracheurs de dents, etc.

**Le grand tha'âm  
des Flittas. Sidi  
Mhammed ben 'Aouda,  
le maître des lions.**

Un des plus beaux moussem  
de ce genre est sans contredit  
celui de Sidi Mhammed ben  
'Aouda, chez les Flittas, au sud  
de Relizane. Les khouan de cette

zaouïa avaient la spécialité de promener des lions-marabouts. Pleins de baraka, le fauve voyageait, pour ne pas se fatiguer, dans un chouari sur le dos d'un âne, bien dressé lui aussi. Muselé, tenu par une solide corde, il circulait dans les rues des villes et villages où l'on commençait par lui offrir la diffa, comme à un hôte de marque, et où on l'appelait : Sidi. Pour avoir de beaux enfants, les femmes sautaient par-dessus son dos sept fois, lorsqu'il était couché et surveillé par ses gardiens. A Alger, il entrait dans les maisons, appréciait les boucheries de la rue Sidi 'Abdallah.

Des accidents s'étant produits, un aveugle qui passait trop près ayant été tué par un coup de patte, la promenade des lions fut interdite dans le département d'Alger, il y a une

quarantaine d'années. Je crois qu'on en vit encore jusque vers 1925 dans certaines parties du département d'Oran.

Quand un lion mourait, on l'enterrait avec sa peau. Son successeur était censé se présenter de lui-même dans l'enclos. Pourtant, on parle d'un procès devant le juge de paix de Relizane, avec des chasseurs kabyles qui, au lieu d'un lion, n'avaient fourni qu'une panthère. Un des derniers lions, dénommé Merzouk, fut enterré, près de la gare de Blida, route de Joinville, dans la cour d'une qoubba dédiée à Sidi Mhammed ben 'Aouda, à côté d'un grand micocoulier.

Le grand tha'âm, pèlerinage de Sidi Mhammed ben 'Aouda a lieu, pendant cinq jours, vers la fin de septembre et rassemble dans un paysage étrangement désolé et vraiment grandiose, toutes les tribus de la confédération des Flittas. Il a repris avec ampleur depuis la guerre, malgré le voisinage et la concurrence, vers la même date, de la fête de Sidi 'Abed, devenue, elle, presque entièrement profane. Il jouait et joue encore un rôle social considérable dans la région. Des milliers de familles viennent dresser leur tente dans la vaste plaine, chaque douar ayant son lieu de campement, et pour rien au monde ne voudraient manquer au rendez-vous. A côté des réjouissances et dévotions traditionnelles, comme aux autres oua'dhas de ce genre, le tha'âm de Sidi Mhammed ben 'Aouda conserve des usages et des rites assez curieux.

Les Flittas sont une confédération de tribus formées par des Arabes de l'invasion du XI<sup>e</sup> siècle, mêlés au fond berbère de la population locale. Certains descendent d'un chérif idrisside nommé Sidi 'Alî ben Yahya, venu du Maroc au XII<sup>e</sup> siècle. Il se maria chez les Beni Issad et laissa quatorze enfants. Il avait fondé une école et l'on dit qu'il célébrait tous les mariages. Sidi Mhammed ben 'Aouda descendait de ce vénérable personnage, séparé de lui par trois ou quatre générations. On montre encore, au douar Sidi ben 'Abdallah, près de la ferme Munoz, le gourbi où il serait né et le vieux chêne où était suspendu son berceau. Certains disent qu'il succéda à ses deux frères comme chef de la confédération et fut battu par les Mehals, ennemis héréditaires des Flittas. Mais Sidi Mhammed ben 'Aouda fut surtout un anachorète, ascète farouchement solitaire qui ne put cependant éviter d'attirer des disciples. Tout est mystérieux dans sa vie. Il aurait été allaité par une lionne. Au lieu de porter le nom de son père, il porte celui d'une femme, 'Aouda. Orphelin de très bonne heure, me dit un érudit de Relizane, il aurait été adopté par Lalla 'Aouda, la sainte fille de Sidi Mhammed ben 'Alî, de la grande famille des chorfa de la Medjadja du Chélif.



Un serviteur ayant un jour bousculé l'enfant fut réprimandé. « Qu'est-ce que cela peut te faire ? dit-il. Ce n'est pas ton fils. » Alors Lalla 'Aouda prit l'enfant, l'avala et l'enfanta sur-le-champ, puis déclara : « Maudit soit qui séparera son nom du mien ! » On reconnaît là un rite d'adoption. Au Maroc, quand une femme veut adopter un enfant, elle défait sa ceinture comme une femme en douleurs, introduit le bébé par l'encolure de sa chemise et le sort par en bas, puis fait le simulacre de lui donner le sein. Sidi Mhammed ben 'Aouda passe d'ailleurs pour avoir été l'élève de Sidi Mhammed ben 'Alî, le père de Lalla 'Aouda.

Il ne se maria pas et rechercha la solitude. On appelait rekhizas (bâtons de tente) de Sidi Mhammed ben 'Aouda, des piliers qui soutenaient jadis un aqueduc près de l'ancien barrage de la Mina. On m'a montré la grotte, près du lit de la rivière, où il se retirait pour prier solitaire. Il passait pour apprivoiser les fauves. Les Flittas, émerveillés par ce genre de vie, lui apportaient d'ailleurs le nécessaire pour lui et pour les élèves qui s'étaient groupés autour de lui. Un certain Sidi Ahmed ben Mohammed s'occupait des questions matérielles, apportait de l'eau, était pour ainsi dire le gérant de la pieuse société. De lui descendent les Ben el Hadj Jelloûl bel Alia, de la grande famille noble qui est encore la protectrice du pèlerinage. Un nègre et une négresse avaient été achetés par les Flittas pour servir les hôtes qui logeaient sous une tente (dont nous retrouverons tout à l'heure le souvenir). De ce couple descendrait la famille Barkat.

A la mort de Sidi Mhammed, on l'ensevelit au pied d'une colline rocheuse abrupte sur la rive droite de la Mina, dans le territoire des Hassasna. La tombe devint le centre d'une importante zaouïa dont la particularité fut d'être desservie par des nègres. Sidi Mhammed, n'ayant pas eu d'enfant, aurait dit : « Mes *'abîd* (esclaves, nègres) sont mes enfants. » Les Flittas installèrent donc des noirs dans la zaouïa (dont les membres de la famille Ben el Hadj Jelloûl semblent avoir conservé la gérance), les comblèrent d'offrandes, leur vouèrent une véritable vénération et leur donnèrent, jusqu'à nos jours, leurs plus belles filles. Aussi sont-ils pour la plupart fort décolorés. Telle fut l'origine des familles Larbi, Belazzi, Bensalah, Benchoula et Belharizi, qui habitent soit autour de la zaouïa, soit dans les douars. Le territoire de la zaouïa est sacré. On ne doit ni fumer ni priser tant que la mosquée est en vue. Il fut longtemps lieu d'asile et des bannis vinrent s'y réfugier, contribuant à former la population du douar, aux côtés des descendants des nègres et de ceux des anciens propriétaires

du sol, les Ouled Mefflah. Il y a un siècle, on notait que les khouan de la zaouïa étaient affiliés à la fois aux quatre confréries Kadiriya, Tayyibiya, Rahmaniya et Zianiya. Abdiquant tout préjugé racial, les grands des Flittas mettaient, paraît-il, pied à terre quand ils rencontraient un nègre de la zaouïa et venaient lui baiser la main.

Le site de la fête est inoubliable. Une vaste plaine nue est entourée de petites montagnes fauves. Au centre s'élève un rocher abrupt qui semble même pencher du côté de la zaouïa. Cette colline de gros blocs parsemés de quelques oliviers sauvages est vouée à Sidi 'Abdelkâder Jilânî, le grand saint de Bagdad. On l'appelle *hadjrat el baz*, la roche du faucon; et le Faucon est un des surnoms de Sidi 'Abdelkâder, l'Oiseau des Hauteurs. La jolie petite qoubba qui la surmonte, précédée d'une terrasse aux carreaux de faïence multicolores, à laquelle on accède par un escalier assez vertigineux, passe pour avoir été mystérieusement construite en une nuit, me dit un pèlerin. Les femmes surtout sont nombreuses aujourd'hui. Certaines même s'évertuent à passer par les escarpements les plus difficiles. J'en vois une qui touche un énorme rocher à la base teinte de chaux blanche et de henné, et auquel pend une ceinture de laine effilochée. C'est, me dit-elle, la *hajrat ed dounoûb*, la pierre des péchés. On vient se décharger sur elle des fautes et des maux qu'elle est assez robuste pour supporter, bien qu'elle penche un peu menaçante. Son contact et les applications de henné éloignent aussi les *jnoûn* de la maladie.

En avant du Rocher du Faucon, sur une petite éminence plate, est construite la zaouïa au milieu d'un village aux constructions sommaires. Une coupole centrale, éblouissante de blancheur, est entourée de quatre petites coupoles. Douze colonnes la supportent dans la salle intérieure au centre de laquelle le tombeau est recouvert d'un catafalque rectangulaire surmonté lui-même d'une lourde housse brodée en forme de tente à deux pointes. Dans le mince intervalle, des femmes se sont glissées et tirent avec ferveur des cordelettes. La foule ne cesse d'entrer et de sortir; au fond de la salle, des tholba psalmodient le Coran.

En sortant, nous passons par deux vastes enclos où s'élèvent deux tentes géantes. Ce sont les khîmas des Chlag et des Ouled Ayyad, les deux groupes des Flittas, nord et sud. Chaque bande, chaque *flidje*, de ces tentes, longue d'une trentaine de mètres, est tissée par un douar. Les Amamra et les Beni Issad apportent les rekhizas, piliers centraux sculptés et peints, deux pour chacune. Chaque groupe se



hâte de monter sa tente : celui qui arrive le premier aura les meilleures récoltes. Elles sont si monumentales que des hommes ont été parfois écrasés sous leur poids. Elles resteront montées toute l'année pour abriter les pauvres de passage.

La plaine est remplie par la foule pittoresque, les groupes de tentes où couchent les pèlerins, celles, au milieu, des commerçants et des bateleurs, bordant le *mela'ab*, le terrain du « jeu » par excellence, celui de la poudre (*baroud*), que nous appelons fantasia, et où les cavaliers par rangs de cinq ou six viennent successivement au grand galop sur leurs chevaux racés harnachés de selles brodées d'or et d'argent dont certaines valent une fortune. Après la salve des fusils, ils arrêtent leurs montures sur une dizaine de mètres. Devant la tente du Dar el askri, les joueurs de *guellâl* accompagnent une danseuse dont l'absence de charme est compensée par les discours d'un héraut prompt à entonner les louanges des spectateurs qui sortent de gros billets. Dans un coin j'aperçois un singulier spectacle : un être bizarre en robe déchirée, et que je prends d'abord pour une femme, parle au milieu d'un cercle. C'est, paraît-il, un disciple de Sidi 'Ammâr Boû Senna. Un pigeon nostalgique est perché sur sa tête. Des épingles de nourrice sont enfoncées dans la chair de ses bras.

Le lendemain, avant d'être reçu sous la tente du bachagha Ahmed Ben el Hadj Jelloûl, un beau vieillard de la grande famille des Flittas, je vais visiter la grotte, la *khalwa*, la « retraite », de Sidi Mhammed ben 'Aouda. Elle s'ouvre dans le lit de la rivière, mais à un endroit que n'atteignent pas les crues; et elle va, à peu près droite, durant une trentaine de mètres, avec des étranglements qu'on ne peut passer qu'en rampant. C'est le lieu de la *'ibada*, de l'adoration. L'entrée est précédée par une petite salle abritée sous une construction sommaire. Une autre bâtisse, plus haut, marque l'endroit où elle se termine sous terre. Entre les deux, un petit pilier de maçonnerie est le *koursi*, le siège de Sidi Mhammed. On vient s'y asseoir pour guérir les maux de reins.

A l'entrée de la porte, rêve la *khadîmat el 'ibada*, la servante (ou la négresse) du lieu de l'adoration. L'autre maison est entourée de petits tas de pierres, les *rjoun*, généralement trois pierres superposées, que les pèlerins édifient (comme les pèlerins de la Sainte-Baume édifiaient les « montjoies ») pour les retrouver l'année suivante, ou qu'ils « lapident » pour y fixer leurs maladies et leurs malheurs. L'endroit est du ressort de la famille Larbi, celle qui promena la dernière lionne. « Sidi Mhammed ben 'Aouda, me fait remarquer le représentant de la famille, se cachait toujours et fuyait les hommes.

Les maqams qu'on a élevés en son souvenir sont toujours dans des vallées. Pour Sidi 'Abdelkâder au contraire, ses qoubbas — vous en voyez trois d'ici même, sont sur les sommets — on l'appelle l'Oiseau des Hauteurs, — ou au-dessus des routes dont il protège les voyageurs. »

Outre les flidjes des tentes, une part de sa récolte et de son cheptel, chaque tribu offre à la zaouïa un cheval. C'est l'occasion d'une belle parade, l'avant-dernier jour de la fête. Devant la tente des notables, un vieux nègre fait à la fois le héraut et le pitre. Il accable de louanges emphatiques les généreux donateurs; il s'avance comme une bête fauve pour arracher de ses dents les billets. Puis on emmène le cheval à la zaouïa, où il sera d'ailleurs racheté par le donateur. Un autre usage qu'on m'a signalé, mais qui semble perdu, était de promener dans les douars une grande perche, la *khachba*, qui fait penser au mât, au *çari*, des saints orientaux, mais devient, je crois, la poutre de la grande tente.

Comme on le voit, le rôle de la fête est, sociologiquement, psychologiquement, économiquement, considérable. De ce point de vue la « fête » et le « saint » sont à peu près équivalents. Mais ici surgit, comme les blocs de Sidi 'Abdelkâder en ce paysage ravagé, le vieux fond ésotérique de tous les cultes, un solide et savoureux mélange de traditions préhistoriques et de magie ou de poésie symbolique, infrastructure de la *'ibada*, contemplation de la Réalité unique.